



# **El-Che 2.0**

**Pascal Gobin**

Pascal Gobin

El Che 2.0

*1967-1969*

© Pascal Gobin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9336-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## C'est la fin...

Ernesto Che Guevara s'est assis un peu à l'écart de ses camarades. En arrivant au camp il est allé appuyer sa poitrine le long d'un tronc d'arbre et il a toussé, toussé... la compression des poumons a calmé un peu son asthme. Juste un peu... Le groupe armé rentrait après une expédition à Padilla, ils cherchaient à s'y ravitailler en médicaments et en nourriture ; ils ont pu investir la ville sans problème et sans trop soulever l'hostilité des habitants. Mais à la pharmacie, il n'y avait ni bronchodilatateur ni corticoïde, ils sont rentrés bredouilles ; juste un peu de cochon bouilli et des haricots rouges. Le repas s'annonçait frugal... De plus, en revenant au campement, ils ont emprunté un chemin escarpé, Ernesto a buté contre une pierre et a fait une chute de quelques mètres. Sa tête a heurté un rocher. Il a perdu connaissance juste un petit instant, il pissait le sang, il voyait trente-six chandelles. On lui a bandé le crâne et la marche a repris.

Le Comandante sort son journal de sa gibecière. Il y inscrit la date du jour : 6 octobre 1967. C'est un cahier bien abîmé dans lequel il a commencé à consigner ses faits et gestes quand il a quitté Cuba. Déjà presque deux ans... Il se souvient : une discussion qui a duré plus de quarante heures avec Fidel Castro. Des éclats de voix, des éclats de rire... et ce constat :

— Tu ne peux pas rester ici, camarade. Ton discours à Alger a été très mal pris par l'URSS. Tu penses bien...

— Je le sais, mais ce que j'ai dit est juste.

— Juste, peut-être, mais très embarrassant pour moi et pour Cuba. Tu nous mets tout le monde à dos. Il faut que ce pays fonctionne ! Nous avons une ligne de conduite à suivre. Je ne peux plus te garder dans mon gouvernement désormais. Tu le comprends. On ne va pas revenir là-dessus.

— Non, ce n'est pas la peine...

Fidel Castro ouvre la boîte de cigares posée juste en face de lui. Il la tend vers son interlocuteur qui extrait un Cohiba. Il en saisit un lui-même. Il l'humecte et l'allume avec son zippo. Il tire quatre ou cinq bouffées ; quand le bout est incandescent, il exhale longuement la fumée. Avec ses yeux de braise, il contemple Ernesto qui se livre à la même opération. Une larme coule, il l'essuie rapidement, gêné.

— Tu vas me manquer, Amigo.

— Toi aussi, Fidel. Je suis triste de te quitter, mais je suis très satisfait de ce que nous avons construit ensemble.

— Moi aussi, vraiment. Tu sais, tu vaux ton pesant d'or !

— Foutaises !

— Combien tu pèses ?

— Quelle question ! Quatre-vingt-deux kilos, pourquoi ?

— Comme ça... à l'occasion, tu iras voir René Depestre à l'Académie nationale. Il t'expliquera.

Che Guevara n'est pas allé à la rencontre de Depestre. Il y repense simplement maintenant. Il avait oublié cette partie de l'échange avec Castro. Il a posé son cahier, il n'est pas très inspiré pour écrire. Il refait le bandage qui protège, tant bien que mal, sa tête blessée.

Au lieu de rendre visite au conservateur de l'Académie nationale, après ses adieux à Castro, il a constitué un bataillon armé. Pleins de fougue, les hommes sont allés mener une guérilla au Congo. Cela n'a pas fonctionné comme il l'envisageait, il n'a pas obtenu les soutiens qu'il pensait acquis ; les résultats ont été désastreux...

Il est revenu à Cuba ayant enchaîné les avanies. Il a supposé que le terreau de la révolution serait plus fertile en Bolivie. Il y est arrivé grimé sous le nom d'Adolfo Mena. Il s'est fait passer pour un fonctionnaire de l'OEA, l'Organisation des États Américains. Il avait le crâne dégarni, des lunettes avec monture en écailles, un costume sur mesure et une cravate.

Il espérait bien lever une armée de soldats, mais les guérilleros ont été beaucoup moins nombreux que prévu : quarante-sept ! Alors qu'Ernesto en espérait un millier. Une nouvelle désillusion...

Il s'appelle El Che, il est capable de galvaniser les foules, de susciter un élan d'enthousiasme chez ses amis communistes. Ça, c'est en principe, car ses relations avec le parti communiste de La Paz ont été exécrables. Sans compter que, depuis trois mois, les provisions sont au plus bas puisque le responsable économique de la guérilla, basé à La Paz, a disparu avec les 250 000 dollars destinés à l'approvisionnement des troupes.

Les soldats de l'armée bolivienne se font de plus en plus menaçants. Il faut dire qu'ils sont bien entraînés par les rangers venus des États-Unis.

Inexorablement, ils se rapprochent du campement et les effectifs fondent à vue d'œil ; désormais, ils ne sont plus que dix-sept... plusieurs de ses amis ont été capturés et emprisonnés, dont son camarade français Régis Debray...

Deux condors tournoient au-dessus de la colline. Ernesto les contemple, des pensées diverses l'assaillent. C'est étrange qu'ils soient là ces oiseaux, en principe ils sont plutôt en haute montagne. C'est bien embêtant qu'ils s'incrument juste à la verticale du campement, ils vont nous faire repérer. Ce sont des charognards, ils attendent le carnage pour pouvoir nous dépecer.

Il soupire et se relève en boitillant. Le soleil est en train de se coucher, une lune gibbeuse se profile dans le ciel. "Je serai sans doute mort quand la lune sera pleine." Se dit-il. Il sent que ses pensées vacillent, il s'assoit, prend sa tête entre ses mains.

La lune...

Deux hommes revêtus de scaphandres examinent leur engin spatial. Quand ils se sont posés, la tuyère du moteur qui doit les faire décoller a heurté une grosse pierre, elle est bien endommagée. "Ça va être coton de maîtriser sa trajectoire. On est mal !"

Ernesto se relève, à nouveau, il regarde pensivement la lune. Il se demande bien d'où lui vient cette vision. Il soupire : "Moi aussi je suis mal !"

# 1. L'exfiltration

## Il faut sauver ce soldat, Raillanne !

Ayant proclamé cela, le Général, qui marchait de long en large pendant l'exposé du lieutenant-colonel Raillanne, retourne s'asseoir à son bureau, il enlève son képi et ouvre son parapheur. « Maurice ne saurait tarder, permettez-moi de jeter un œil à ces quelques documents qu'il me faut signer de toute urgence, comme toujours, hélas... nous reprendrons cette discussion quand il sera là. » Il décapuchonne son stylo-plume et se concentre sur sa lecture. Les deux visiteurs du général de Gaulle contemplent le Grand homme au travail en observant un silence respectueux.

Assis près du lieutenant-colonel Georges Raillanne, le conseiller spécial peine à masquer sa fièvre. Il réajuste sa cravate, toussote et sort une Gauloise d'un paquet fripé, l'allume, se lève et s'installe face à la fenêtre ouverte qui donne sur le parc. Une petite pluie fine apporte un peu de fraîcheur, cet après-midi du 18 août 1967. Le parc de l'Élysée est très calme, comme une oasis au cœur de Paris, on entend au loin le murmure de la circulation assourdi par les hauts murs et les haies taillées au cordeau.

Le lieutenant-colonel commence à se demander pourquoi il a bataillé pour obtenir ce poste de responsable des missions extérieures. Il suivait sa carrière d'officier de l'armée de terre sans accroc : le Prytanée, Saint-Cyr, un poste en Nouvelle-Calédonie, un mariage avec une journaliste franco-irlandaise en poste à Nouméa, puis le jeu des promotions administratives : jouer de l'entre-gens, faire fonctionner les réseaux, dérouler tranquillement son parcours de capitaine, de commandant (avec le prestige de l'uniforme qui fait fondre les dames, ce qui compense le manque d'entrain de madame), et désormais de lieutenant-colonel.

Il était bien tranquille quand il était l'adjoint du chef de bataillon de l'École d'application des transmissions à Montargis. Trop peut-être... Mais ce que vient

d'annoncer le Général lui semble tout à fait improbable, étonnant et pas franchement évident.

Le temps passe, ponctué par le cliquetis de l'horloge dorée qui trône derrière le bureau. Le Général referme son parapheur, il extrait un havane de sa boîte et le prépare méticuleusement. Georges Raillanne est impressionné. C'est la première fois qu'il est admis dans le saint des saints de l'Élysée, il se sent tout à fait insignifiant dans ce lieu : chaque objet respire le pouvoir. Le Général de Gaulle se lève, c'est vraiment un grand homme ! Athlétique malgré ses soixante-dix-sept ans, il porte impeccablement sa tenue militaire, rien n'est négligé : la vareuse est soigneusement repassée, le ceinturon est lustré, les boutons brillent, la coupe de cheveux autour du képi est impeccable. Ah... mais si, quand même : de grands poils blancs sortent en bataille de ses oreilles !

Raillanne se dit que quand il devra s'adresser à lui, il ne se laissera pas impressionner par son regard perçant, par sa voix autoritaire, il regardera les poils de ses oreilles !

Le Général se dirige d'un pas décidé vers la porte. "Je reviens dans cinq minutes."

Le conseiller spécial soupire, il consulte régulièrement sa montre. À ce qu'a compris Raillanne, il vient d'être nommé secrétaire d'État par Pompidou qui le surnomme " le bulldozer ". Jacques Charic ou Churoc... Raillanne n'a pas bien retenu son nom. C'est un jeune homme fringant, presque aussi grand que le Général, un visage décidé, cheveux de jais et lunettes à écailles, le lieutenant-colonel le surprend à jeter des regards appuyés vers le fauteuil présidentiel. S'il était seul dans le bureau, je suis certain qu'il se s'y assoirait avec plaisir, pour l'essayer, pense-t-il.

Le Général revient en compagnie de Maurice Couve de Murville, le ministre des Affaires étrangères. C'est une personne qui en impose : grand, lui aussi, les cheveux ondulés, il a le regard perçant de l'homme de pouvoir. Instinctivement, Raillanne et le conseiller se redressent dans l'ébauche d'un salut militaire. De Gaulle sourit " Rompez ! Et venez prendre place à la table de réunion." Les quatre hommes s'installent et le Général prend la parole :

— Voyons, mon cher Chirac, je vous prie de résumer la situation de notre "Comandante" à monsieur le ministre.

— Hum, hum... Ernesto Guevara est actuellement en mauvaise posture en

Bolivie...

— Oui, je connais ce personnage, l'interrompt Couve de Murville, j'ai eu l'occasion de le rencontrer à plusieurs reprises. Il s'est plus ou moins brouillé avec Fidel Castro après avoir été son ministre de l'intérieur, il a voulu exporter la révolution cubaine en Afrique, au Congo. Il avait de l'admiration pour Patrice Lumumba, mais il a été lâché par Laurent-Désiré Kabila alors, cela n'a pas fonctionné. Il est retourné en Amérique du Sud, a fait quelques tentatives de putsch : en Haïti, en Argentine, son pays d'origine, sans succès. En Bolivie, il a réussi à constituer une bande de soudards qui monte des opérations pour fragiliser le régime en espérant obtenir le soutien de la population. Son problème c'est que les États-Unis soutiennent complètement Barrientos le président en place. C'est leur homme de paille. Ils ont envoyé des agents de la CIA qui ont pour objectif de capturer ce "Che" mort ou vif, mort de préférence. J'ai bien compris que cela ne dérangerait pas vraiment l'URSS.

— Effectivement, j'en ai parlé avec Kossyguine, il le considère comme un trublion incontrôlable.

— Et Gromyko le ministre des affaires étrangères russe ne serait pas fâché de le voir quitter le paysage politique, tant s'en faut ! Mais en quoi est-ce que cela nous concerne ?

— Eh bien, répond le Général, je respecte cet homme. Il est vrai que je suis loin de partager l'ensemble de ses "idéaux révolutionnaires", toutefois, il faut reconnaître qu'il n'est pas dénué de panache et c'est un soldat courageux. Il mérite de vivre plutôt que d'être abattu comme un vulgaire gibier.

De Gaulle garde le silence pendant un moment. Il aspire sur son cigare et constate que celui-ci est éteint. Il le rallume, tire une bouffée et exhale un nuage de fumée.

— Je vais vous faire une confidence : je l'ai rencontré ce Che Guevara... Souvenez-vous Maurice, c'était lors du voyage officiel que nous avons effectué en Amérique du Sud, en octobre 64. Quand nous étions à Buenos Aires, en Argentine, je me suis octroyé une journée de quartier libre. Il m'a fallu batailler avec mes gardes du corps, mais, malgré leurs avis négatifs, je me suis habillé en civil et je suis parti au volant d'une Simca. Mes services secrets m'avaient informé que Guevara était en visite dans sa famille. Sa mère était morte au mois de juin. Il y était très attaché, mais il n'avait pas pu assister à ses derniers instants. Il est venu en octobre incognito pour effectuer une sorte de pèlerinage

et revoir ses frères et sœurs. Je l'ai trouvé en train de retaper un muret devant la maison de sa sœur Célia, il n'était visiblement pas très doué pour cela ! Même habillé en maçon, il était parfaitement reconnaissable. Il m'a également reconnu du premier coup d'œil. Je lui ai donné quelques petits conseils pour que son mur soit à peu près droit. Il a appelé Célia qui était dans la maison et lui a demandé de préparer une assiette de plus pour le déjeuner. C'était bien agréable, la nourriture n'était pas fameuse, mais, pas de chichi, pas de protocole, pas de mondanité. Une discussion simple, franche et ouverte. Nous sommes restés à table tard dans l'après-midi. Il m'a proposé de passer à Cuba à la fin de mon périple sud-américain. J'y serai peut-être allé, mais vous vous souvenez que la destitution de Khrouchtchev m'a obligé à mettre fin à ce voyage... de vieux souvenirs... Continuez Chirac.

— Pour le moment, je ne lui donne pas plus d'une chance sur mille de s'en sortir.

— Sans doute... Le général soupire et reste un temps silencieux puis, il reprend la parole. Vous savez qu'en 1940 j'ai choisi de me soulever contre Pétain, j'étais sûr d'avoir raison, mais j'étais bien seul. Il a fallu pas mal de ténacité pour bâtir la France libre, j'ai dû avaler un bon paquet de couleuvres. Je me retrouve dans Guevara, il a ses convictions et il veut arriver à ses fins. C'est pour cette raison que je veux monter une opération d'exfiltration. Le lieutenant-colonel Raillanne va s'en charger. Vous deux, vous allez partir pour Washington pour persuader Lyndon Johnson de nous laisser les mains libres.

— Rien que ça ! soupire le ministre.

— Reprenez, Chirac, veuillez nous dresser un état du théâtre des opérations s'il vous plaît.

— Monsieur le Ministre a raison, ce n'est guère brillant pour Guevara. El Che, comme il se fait appeler. Nous avons plusieurs soldats infiltrés dans l'armée bolivienne qui nous tiennent au courant de la situation. Pour le moment, il se terre avec une petite vingtaine de guérilleros dans une sorte de maquis dans le sud du pays. Ils ont des problèmes de ravitaillement, certains sont blessés, Guevara lui-même n'est pas au mieux de sa forme. La population locale hésite beaucoup à leur venir en aide, car la répression est féroce.

— Oui, la CIA peut se montrer impitoyable, précise Couve de Murville.

— Sur le plan international, il est plutôt isolé, il reçoit bien quelques aides financières, mais cela s'apparente à de l'aumône, sans doute parce qu'il fut un